

Penser l'inachèvement des corps : l'apport de l'anthropologie de l'enfance

Nicoletta Diasio
Maître de conférences

Université de Strasbourg et UMR CNRS UdS 7236 Cultures et Sociétés en Europe
nicoletta.diasio@misha.fr

I. Le corps non-fini des enfants : au-delà de l'opposition entre constructivisme et matérialisme

« Quand il se regarda dans le miroir, il se prit pour un autre. Ce n'était plus l'image d'une marionnette de bois qui s'y réfléchissait, mais l'image vive et intelligente d'un bel enfant aux cheveux châtain, aux yeux bleus, avec un air gai et triomphant (...) et [il montra] un gros pantin, adossé à une chaise, la tête tombante d'un côté, les bras ballants et les jambes croisées et repliées à moitié. C'était miracle qu'il restât encore debout » (Collodi, *Pinocchio*, 2003 : 249-250).

L'histoire de Pinocchio constitue une mise en intrigue exemplaire des transformations corporelles et de l'expérience du grandir. Figure de l'errance et de la métamorphose, la plus célèbre marionnette de l'histoire voyage du monde végétal (le bois) à celui animal - métaphorique (lièvre, pouliche, chèvre, serpent), interprété (le chien Melampo), vécu (l'âne de cirque) - et du non-humain à l'humain. Mais Pinocchio est aussi le frère en esprit de tous ces personnages de l'univers médiatique enfantin de la culture de masse qui jouent sur la transformation : de Superman aux Power Rangers, des Pokémons aux Mini-justiciers. Ces métamorphoses et cette « intranquillité » ont longtemps inquiété les adultes : la mort étant forme extrême de la transformation. Et Pinocchio se clôt sur ce corps inerte qui devient sa vie d'enfant terrible. A la fin du XIX^e siècle, la sortie de l'enfance est la renonciation à la transformation. Actuellement, les sociétés européennes où je travaille valorisent, pour les adultes mêmes, le devenir plus que l'être.

L'expérience du corps et de l'instabilité corporelle ne cessent pas de marquer le quotidien des enfants. D'une part le corps de l'enfant fascine et inquiète. Il est scruté par les médecins et les savants, mis en scène par les artistes, raconté par les écrivains, réglé par les juristes, parlé par des psychanalystes, dressé, éduqué, habillé, orné. Dans les imaginaires sociaux européens, l'enfant *est* aussi le corps : un fil rouge unit Heinrich Hoffmann et son *Struwwelpeter* (1845), « L'enfant qui ne voulait pas se laver » de Bertolt Brecht et les souillons célébrés par Fourier (in Benjamin 2000 : 258-260) aux personnages du livre *Lignes de faille* de Nancy Huston (2006) qui, racontant la difficulté de donner voix à quatre petits de six ans, affirme la difficulté d'« Être dans le corps d'un enfant qui explore son corps. L'enfant et le sang, l'enfant et la morve, l'enfant et la pisse, l'enfant et la merde, l'enfant et les croûtes, l'enfant et les peaux mortes, la saleté entre les orteils »¹. Cette prétendue naturalité qui est censée faire de l'enfant un être pas complètement civilisé, pas encore fini participe aussi de la définition de l'enfant en tant que « autre » de l'adulte.

D'autre part, ce corps en devenir, est aussi réapproprié par les enfants : une présence forte qui donne poids et épaisseur au quotidien, même si elle n'est pas forcément verbalisée et si elle se donne à entendre dans les demi-mots, au détour d'une phrase, dans les plis du silence. Lola, 9 ans et demi, habitant le Haut-Rhin², en montrant la chambre des parents, affirme qu'elle y

¹ Nancy Huston, entretien à *Le Monde*, le 22 mai 2009.

² Entretien réalisé par Siar Mukyen dans le cadre du programme ANR « Expériences du corps et passage d'âge : le cas des 9-13 ans (France et Italie) », coordonné par N. Diasio, conduit en collaboration entre l'UMR 7236 (CNRS/Université de Strasbourg), le Laboratoire Lorrain des Sciences Sociales (Université de Lorraine) sous la

passé quand même un peu de temps car « *J'aime beaucoup se peser* » et questionnée sur ce qu'elle fait quand elle ne va pas à l'école, elle répond : « *Rien. Je mange. Obligé. (Rires) Je tombe malade. Obligé.* »

Le corps constitue donc une dimension centrale dans la manière qu'ont les enfants de construire les catégories de l'autre et du même - que ce soit par le regard ou par l'évaluation de la force ou de la taille -. Les différences physiques, leurs transformations sont investies de sens, puisqu'elles amènent l'enfant à définir et à inscrire constamment sa position et celle des autres dans un répertoire de changements. La relativité des catégories fondées sur des critères corporels, la redéfinition constante des statuts, le clivage entre vécu corporel et changement de statut, par exemple être « grand » en CM2 et redevenir « petit » en 6^{ème}, montre que les enfants sont conduits à effectuer sans cesse un travail réflexif sur leur corps et celui des autres. Le corps devient une ressource centrale dans la construction, la modification et le changement d'identité en raison de son instabilité constitutive. Et si les enfants ne peuvent pas contrôler les changements physiques, ils les utilisent en tant que marqueurs identitaires et outils pour se construire et définir des catégories d'âge (qu'est-ce qu'un enfant, un enfant petit, grand, de cinq ans, de cinq ans et demi, un adulte, un adolescent, etc.), de genre, d'appartenance collective (James 2000).

Ainsi les transformations qui interviennent à la puberté, et notamment les premières règles, créent chez les jeunes adolescentes aussi bien du désarroi face à la difficulté de contrôler son corps, que des compétences et des savoir-faire qu'elles mobilisent de manière consciente dans les relations avec les autres filles et les garçons (Fingerson, 2005, 2010). Ces nouvelles formes d'identification induites par la ménarche sont décrites par Prendergast (2000), qui insiste sur l'expérience, décrite par ses informatrices, d'une concentration constante et absolue sur le corps pour pouvoir maîtriser les nouvelles attitudes que les menstrues imposent (attention à ne pas salir les vêtements, à rendre invisibles les traces des protections hygiéniques, nécessité de gérer les entrées et sorties de la classe pour se rendre aux toilettes, etc.). Il s'agit de dessiner une nouvelle cartographie intime de son corps et de soi, dans une situation de fluctuation où les repères habituels sont modifiés. Ces expériences constituent une incorporation des contradictions d'être une femme : ne pas pouvoir oublier son corps, tout en effaçant ses traces de l'espace public.

Ces constatations résonnent avec l'appel à dépasser une opposition entre théories *foundationalist* et *anti-foundationalist* dans la sociologie du corps (Turner, 1984) : entre une vision réductionniste et déterministe, inspirée des sciences biologiques et médicales, et une version socioconstructiviste du corps en tant que produit de discours et de représentations. Alors que Mauss avait fortement souligné la nécessité d'une approche psycho-physio-sociologique, l'éviction de la matérialité du corps reste tout particulièrement forte dans les sciences sociales françaises. Plutôt « *signifiant, objet ou support d'un discours construit sur lui* », ce corps est loin de « *la corporéité concrète des acteurs sociaux* » (Memmi, Guillo, Martin, 2009 : 271) et le rapport aux sciences de la vie reste auréolé de soupçon. Comme le montre Prout (2000), l'opposition entre ces deux visions clive les études sur l'enfance : d'une part les recherches sur le corps enfantin en tant que production discursive (*cf.* son rapport avec la naissance de la pédiatrie in Armstrong, 1986, 1995), notamment dans les *childhood studies*, de l'autre celles sur le corps vécu (James, 1993 ; Hengst et Kelle, 2003). Travailler avec les enfants m'a montré, par contre, l'importance de prendre en compte, en même temps, une approche centrée sur le discours et une autre d'inspiration plus phénoménologique, que je définirais expérientielle et matérialiste. Car si l'idée d'un corps discret, structuré, individuel est un mythe de la modernité européenne produit par l'articulation de savoirs, pouvoirs et institutions, il en est pas moins que « *je ne suis ni le résultat d'une illusion performative, ni un*

responsabilité scientifique de V. Vinel et l'Université de Venise Ca' Foscari, grâce à la collaboration de D. Cozzi. Tous les exemples qui suivent, sauf s'il est fait mention explicite d'une autre recherche, sont issus de ce terrain.

système immunitaire, (...) et [que] ma pensée reflète mes sens : mes jugements se fondent sur le dégoût ou sur la lumière ou sur la douce saveur qu'une réflexion me transmet » (Duden, 2006 : 194-199). Tenir ensemble les deux bouts n'est pas une sinécure. Ainsi les travaux de Butler, tout en insistant sur un retour sur la corporéité comme une manière de repenser une philosophie du sujet et du genre (1993), insistent sur les pratiques discursives comme une manière de faire et défaire les genres (2004). Or, toucher son sang menstruel, apprendre à vivre au rythme de son corps, sentir ses seins qui poussent, écouter son ventre, ne produisent pas la même expérience corporelle chez les filles et chez les garçons, sans pour cela vouloir s'inscrire dans un féminisme qui, à son tour, a naturalisé et essentialisé le corps féminin en croyant y voir un outil de subversion (je pense notamment à O'Brien, 1989 ou à des féministes différentialistes comme Irigaray).

La difficulté qui se pose aux anthropologues de l'enfance et du corps réside alors dans la manière de rendre compte de ce que Shilling (1993) d'une part et Turner de l'autre (1995), à travers une relecture de Nietzsche et Gehlen, appellent un corps non-fini, *the un-finished body*, à savoir un corps biologique inachevé à la naissance et constamment perfectionné par les pratiques sociales.

Les enfants, tout comme leurs parents, manifestent une conscience permanente du corps biologique, de ses exigences, de ses remous cachés. Les concepts de croissance, de développement régulier et de santé prennent une grande importance aussi bien pour les enfants que pour les adultes (Mayall, 1993). Les exceptions à cette « normalité » suscitent des anxiétés et des regards inquiets aussi bien chez les grands que chez les petits. Ainsi, dans le cadre d'un entretien sur les comportements alimentaires, une fille de 10 ans présente le carnet de santé comme une pièce à l'appui pour montrer quand elle a, selon ses mots, « dépassé la courbe de la normalité »³. Selon une pédiatre interviewée récemment dans le cadre d'une recherche sur les transformations du corps à la préadolescence, ces carnets de santé circulent pendant la récréation, font l'objet de discussion lors des sorties scolaires. Ils constituent des gages d'une normalité et d'une standardisation qui, Turmel le montre dans ses avatars historiques (2008), se fondent sur la conformité aux mensurations et sur la santé. Le corps inachevé de l'enfant produit aussi bien le zèle du contrôle, que la réflexion sur les limites et le désir d'expérimentation, autant l'usage des plaisirs que les inquiétudes du risque : par exemple le discours sur les risques de surpoids est fréquemment mobilisé pour rendre compte de ces pantalons qui ne rentrent plus, des hanches qui s'arrondissent, des morphologies qui changent.

II. Une conception problématique du changement

Mais qu'est-ce qu'on peut définir comme étant une transformation corporelle ? Le désir de compléter le corps de l'enfant par un façonnage qui parachève son humanité, le protège des risques qu'il encourt dans la petite enfance ou complète la séparation du monde des ancêtres est un trait distinctif des soins et des rites dans l'enfance dans différentes sociétés (Bonnet et Pourchez, 2007). Mais la question qui nous interpelle est de comprendre à quel moment un donné biologique devient un événement, à savoir « *une coupure dans la continuité du temps (...) qui prend de l'importance, soit pour nous (mariage, naissance d'un enfant, maladie, etc.), soit pour un groupe social (guerre, révolution, couronnement d'un roi), bref, dans la continuité temporelle, ce qui nous semble suffisamment 'important' pour être découpé, mis en relief et pouvoir désormais, sinon commémoré, du moins mémorisé* » (Bastide, 2002 : 46). Peatrick (2003) souligne bien à quel point un processus biologique continu et multiforme n'offrant aucun repère net, et les limites qu'impose chaque société en réponse à sa conception propre des âges sont autant d'artifices qui introduisent des « *à-coup dans la marche du temps* » et non des congruences créatrices d'incertitudes.

³ Entretien mené par Louis Mathiot dans le Bas-Rhin dans le cadre de l'ANR-PNRA « Children and Fun Food ».

Cette incertitude investit le concept même de changement physiologique : toutes les transformations ne font pas sens de la même manière. Le donné biologique n'est pas indépendant par exemple des concepts de maturité ou de responsabilité, du fait de « se conduire en enfant ou en adulte », comme affirment de nombreux jeunes interlocuteurs. De la même manière, le saillant, les effets de visibilité et d'accréditation différentiels émergent différemment selon l'âge et le genre des interlocuteurs. Chez les adultes (en famille, à l'école, en consultation) on assiste à des représentations surérotisées du corps de la jeune fille (morphologie, parure, attitudes)⁴, alors que les mises en scène du corps masculin paraissent déliées du grandir, avec l'exception de la taille ou de la carrure. Par exemple, la crainte de la petite taille, observée chez deux garçons à Strasbourg et dans les Vosges et exprimée par les parents (les mères), semble estomper la présence d'autres changements corporels qui ont bien lieu (par exemple le changement d'odeur), mais qui sont gommés dans le discours et se donnent à voir de manière informelle dans les observations. Ces accréditations semblent également liées au genre des interlocuteurs censés légitimer ces changements (enseignant, parent, médecin homme ou femme). Le type de transformation qui devient signifiant, et le sens qui lui est accordé, varie également dans le discours des enfants. Pour Sophie, 12 ans, habitant Strasbourg, « *Nous on commence à grandir si tu veux, eux (les garçons) ils sont toujours aussi bêtes, toujours aussi moches* », ou encore pour Irène, 13 ans habitant un village en Vénétie, « *les filles font les grandes, s'habillent, se maquillent, se la pètent, avec les garçons c'est plus tranquille* ». Simon, 13 ans, interviewé en Lorraine par Niloofar Shariat, articule également selon le genre :

« R. : Les garçons changent physiquement, ils ont grandi déjà. Ils commencent avoir des signes des pubertés, des boutons, des moustaches.

Q. : Et les filles ?

R. Elles changent physiquement, et dans le visage (...) Les visages s'affinent, ils s'allongent, ils sont plus minces. »

Ce qui nous semble remarquable dans ce contexte, néanmoins, est le fait que les transformations corporelles ne sont pas dissociées de pratiques d'*anthropopoiésis* (Remotti, 2003) qui incluent la culture matérielle dans le schéma corporel : les appareils dentaires, les lunettes (qu'on peut vouloir éviter ou mettre, comme c'est le cas de Louise, 13 ans), l'épilation, les interventions d'amygdales ou de végétations et, très largement, les vêtements, les parures, les chaussures, les accessoires : ainsi pour une fille du Haut-Rhin, grandir signifie « *tout ce qui commence par B. Bottes, baskets, ballerines* » (Lola, 9 ans et demi, interviewée par Siar Mukyen). Cette matérialité fait les corps et donne concrétude à des passages entre les âges, à une inscription de genre et à des transformations physiques souvent fluides et suscitant une profonde incertitude relativement au processus de croissance. Ces bornes peuvent être désignées de l'extérieur, souvent par un adulte du même sexe. C'est le cas de Pierre (12 ans, Strasbourg), à qui son père fait acheter du déodorant : « *papa un jour m'a dit : 'Ouais tu commences à devenir un homme, donc il faudrait commencer à acheter des produits pour les hommes'* ». Elles peuvent être établies par l'enfant lui-même à partir de critères qui utilisent des objets et des savoir-faire pour s'inscrire dans un nouveau statut : « *Je n'aime pas les talons (...) ça me donne l'impression d'être une petite fille qui se la pète avec ses hauts talons (...) j'en mettrai vers 14 ans, quand je serai grande (...) 14 ans c'est la tranche d'âge que j'utilise, on met des talons, on se maquille* » (Lisa 10 ans, Lorraine, interviewée par Estelle Reinert). Ces repères peuvent être en contradiction avec des sollicitations adultes qui anticipent et préparent l'avancée en âge et en statut, par exemple à l'entrée au collège ou à la fin de l'école élémentaire. Ainsi toujours Lisa, relate d'un épisode intéressant à l'égard de sa mère : « *Au*

⁴ Ces discours sont d'ailleurs souvent démentis par l'observation et les pratiques.

Yves Rocher il y avait de petits vernis. Et maman me saoulait, elle me disait : 'tu veux un petit rouge à lèvres Lisa ? Un petit vernis ? Ou alors tu vas prendre de petites boules ou des petits trucs effervescents ?' Elle me saoulait et au bout d'un moment, j'ai dit 'bon un vernis' ».

Les objets, et les pratiques anthropoïétiques qu'ils supportent, constituent alors des repères pour marquer ce corps inachevé et l'inscrire dans un temps. Ce qui fait que certaines datations sont parfois très précises et situées en correspondance avec des événements familiaux (pour Laura, 13 ans, Vénétie, le premier maquillage a eu lieu au repas de « Pâques de l'année dernière »), scolaires ou sportifs (pour Sophie de 11 ans la première épilation correspond au début de la piscine en CM2).

La diversité de vécus corporels socialisés et socialisants s'articule sur cette diversité d'objets et d'usages et fait des bifurcations au sein du cycle de vie, à savoir « *ces moments d'incertitude débouchant sur des changements de plus ou moins grande ampleur* » (Grossetti, 2004 in Bessin, Bidart, Grossetti, 2010 : 11), des processus complexes et non linéaires.

Conclusion : incomplétude, objets et temporalité

Cette contribution postule la valeur heuristique de l'expérience des enfants, qui se caractérise par une visibilité accrue du changement corporel, et par la réflexivité inhérente à cette condition existentielle d'inachèvement. La recherche avec les enfants peut ainsi aider à dépasser, au moins idéalement, l'opposition entre corps représenté et corporéité, et entre une approche centrée sur le discours sur le modèle des *childhood studies* et une « matérialiste » plus centrée sur l'expérience psycho-physio-sociale. Le travail auprès de ces jeunes interlocuteurs implique, toutefois, un questionnement sur la pertinence du concept même de changement corporel : les données biologiques qui font sens selon les acteurs, les âges, les genres et les situations sociales ne sont pas les mêmes ; ni les moments où ils deviennent des événements ou des ruptures dans la biographie enfantine ; ni les modes de légitimation différentiels de ces changements. Le concept de transformation implique en outre l'indissociabilité du corps, d'objets et de pratiques anthropoïétiques impliquant des usages et des savoir faire. Le corps non-fini trouve des amarrages et des outils pour baliser les mutations, dans une culture matérielle qui participe à la structuration des conduites individuelles et sociales par des techniques de soi.

Cette culture matérielle, et les savoir-faire qu'elle implique, sont alors fortement marqués par le rapport au temps, ce corps inachevé étant l'objet d'un travail individuel et collectif dans la longue durée. Nous pouvons ici en rappeler quatre dimensions.

La première fait des objets et de leurs usages des marqueurs d'âge qui définissent l'entrée dans un temps de la vie et en agencent les passages. Mais, comme le soulignent James et Prout (1990), la distinction d'un temps *de* l'enfance, en tant que période de la vie socialement délimitée, suppose une organisation du temps *dans* l'enfance, à savoir une organisation du temps qui, dans le quotidien et dans le festif, scande les rythmes de l'enfant, ses activités, ses rapprochements et ses distanciations par rapport au monde adulte. Dans une deuxième dimension, l'ensemble des objets et des pratiques que nous avons très rapidement évoqués, constituent une trame quotidienne qui balise et scande les activités quotidiennes des enfants : la toilette, la coiffure, le traitement des odeurs, la préparation du sac pour les activités sportives ou scolaires constituent autant de moments où se confrontent routine et innovation, et où les transformations du corps et les reformulations identitaires se produisent et se donnent à voir. Troisièmement, objets et savoir faire sont transmis d'une génération à l'autre, suivant des parcours qui croisent l'identification genrée (ou sa mise en question), les appartenances familiales, les rapports au pairs (Diasio et Vinel, 2010; Julien, 2011). Cette transmission questionne le temps long de l'intergénérationnel et renvoie à une articulation entre changements physiques, incorporation du temps qui passe, organisation temporelle de l'enfance et inscription du passage d'âge dans une plus vaste succession des générations.

Objets et usages, enfin, dessinent l'horizon du grandir dans une tension entre l'agir dans le temps présent et la projection dans le futur, qui s'exprime souvent dans l'attente, ou la crainte, de ces changements. Attendre ses règles, attendre une taille convenable pour avoir accès à tous les manèges, attendre ses 14 ans pour pouvoir mettre des talons placent l'enfant dans la tension entre *waiting* - l'attente-suspension dans la certitude d'un événement - et *expectation* - l'attente-prévision qui oscille entre l'espoir et la crainte. L'attente se place ainsi de façon spécifique non seulement entre présent et futur, mais entre certitude et incertitude, et donc à nouveau entre la fluidité d'un corps en changement perpétuel et ces balises socio-culturelles qui le rendent intelligible.

Références bibliographiques

- ARMSTRONG, D. 1986, « The invention of infant mortality », *Sociology of Health and Illness*, 8, pp. 211-232.
- ARMSTRONG, D. 1995, « The rise of surveillance medicine », *Sociology of Health and Illness*, 17, 3, pp. 393-404.
- BASTIDE, R. (2002), « Événement », *Encyclopedia Universalis*, vol. 9, pp. 45-47.
- BENJAMIN, W. (1938-1939), « Commentaires de quelques poèmes de Brecht », in *Œuvres*, vol. III, Paris, Gallimard, 2000, pp. 226-268.
- BESSIN, M., BIDART, C., GROSSETTI, M. (2010), « L'enquête sur les bifurcations : une présentation », in Bessin, M., Bidart, C., Grossetti, M., *Bifurcations. Les sciences sociales face à l'événement*, Paris, La Découverte, pp. 7-19.
- BONNET, D., POURCHEZ, L. (dir.) (2007), *Du soin au rite dans l'enfance*, Paris-Ramonville, IRD-Erès.
- BUTLER, J.(1993), *Bodies that Matter . On the Discursive Limits of Sex*, New York - London, Routledge.
- BUTLER, J. (2004), *Undoing Gender*, New York - London, Routledge.
- DIASIO, N. (2010), *Le gouvernement de l'incertitude. Corps, culture matérielle et maillage des temps à l'enfance*. Mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Paris, Université Paris Descartes.
- DIASIO, N., VINEL, V. (2010), « Objets de soin, objets à soi. La fabrication d'un corps intime chez les enfants de 9 à 13 ans », Actes du Colloque « Enfances et Cultures », Ministère de la Culture et de la Communication, Université Paris Descartes, 9^{èmes} Journées du CR 31 de l'AISLF, « Sociologie de l'Enfance », Paris, 2010, http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/actes/diasio_vinel.pdf
- DUDEN, B. (2002), *Die Gene im Kopf – der Fötus im Bauch. Historisches zum Frauenkörper*, Hannover, Offizin Verlag, tr. it. *I geni in testa e il feto nel grembo. Sguardo storico sul corpo femminile*, Torino, Bollati Boringhieri, 2006.
- FINGERSON, L. (2005), « Agency and the body in adolescent menstrual talk », *Childhood*, 2005, vol. 12, n° 1, pp. 91-110.
- FINGERSON, L. (2010), « Children's Bodies », in Qvortrup, J., Corsaro, W.A., Honig, M.-S. (eds.) *The Palgrave Handbook of Childhood Studies*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, pp. 217-227.
- HENGST, H., KELLE, H. (eds.) (2003), *Kinder, Körper, Identitäten. Theoretische und empirische Annäherungen an kulturelle Praxis und sozialen Wandel*, Weinheim-München, Juventa.
- JAMES, A. (1993), *Childhood Identities. Self and Social Relationships in the Experience of the Child*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- JAMES, A. (2000) « Embodied Being(s) : Understanding the Self and the Body in Childhood » in Prout, Alan (ed.), *The Body, Childhood and Society*, London-New York, MacMillan St. Martin's Press, pp. 19-37.

- JAMES, A., PROUT, A. (1990), « Re-presenting Childhood : Time and Transition in the Study of Childhood » in James, A., Prout, A. (eds.) *Constructing and Reconstructing Childhood. Contemporary Issues in the Sociological Study of Childhood*, London, Falmer Press, pp. 230-250.
- JULIEN, M.-P., « Transmission des objets et des techniques de soin de soi chez les 9-13 ans », communication au colloque « Enfance et genre », Université de Metz-IRTS, 21-25 novembre 2011.
- MEMMI, D., GUILLO, D., MARTIN, O. (dir.) (2009), *La tentation du corps*, Paris, Ed. de l'EHESS.
- O'BRIEN, M., *Reproducing the World*, Boulder, Westview Press, 1989.
- PEATRICK, A.-M. (2003), « L'océan des âges », *L'Homme*, vol. 3-4, n° 167-168, pp. 7-23.
- PRENDERGAST, S. (2000), « 'To Become Dizzy in Our Turning': Girls, Body-Maps and Gender as Childhood Ends », in Prout, A. (dir.), *The Body, Childhood and Society*, London-New York, MacMillan St. Martin's Press, pp. 101-124.
- PROUT, A. (2000), « Childhood Bodies : Construction, Agency and Hybridity » in Prout, A. (ed.), *The Body, Childhood and Society*, London-New York, MacMillan St. Martin's Press, pp. 1-18.
- REMOTTI, F., « De l'incomplétude », in Affergan, F., Borutti, S., Calame, Cl., Fabietti, U., Kilani, M., Remotti, F., *Figures de l'humain*, Paris, EHESS, 2003, pp. 19-74.
- SHILLING, C. (1993), *The Body and the Social Theory*, London, Sage.
- TURMEL, A. (2008), *A Historical Sociology of Childhood. Developmental Thinking. Categorization and Graphic Visualization*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- TURNER, B. S., *The Body and Society. Explorations in Social Theory*, Oxford, Basil Blackwell, 1984.
- TURNER, B. (1995), « Aging and Identity. Some reflections on the Somatization of the Self » in Featherstone, M., Wernick, A. (eds.) *Images of Aging. Cultural Representations of Later Life*, London-New York, Routledge, pp. 245-260.